

Émile Littré

PRÉFACE
L'ENFER DE DANTE ALIGHIERI



PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

A quoi bon traduire un ancien poème italien en un français qui aurait besoin lui-même d'une traduction? C'est une question se présentant tout de suite à l'esprit de ceux qui, sur le nom de Dante et peut-être mus par quelque curiosité, ouvriront mon volume. Une tentative qui suscite de prime abord une objection si radicale, réclame, j'en conviens, des explications. En maints débats, il est loisible de se défendre en disant : *et adhuc sub judice lis est*. Le procès que je soulève n'est pas encore soumis au juge, mon affaire est sans précédent¹, à moins que l'on ne mette à mon dossier P. L. Courier et son *Longus*, Vaudebourg et sa *Clotilde de Surville*.

Tivarol a d'avance condamné ma tentative, en disant : «Si le *Roman de la Rose* avait les beautés du poème de *l'Enfer*, croit-on que les étrangers s'amuseraient à le traduire en vieux langage, afin d'avoir ensuite autant de peine à le déchiffrer que nous (*l'Enfer, Avis de l'éditeur*, page XLVI)? Rivaron a raison : et de pareilles oeuvres sont toujours, j'en conviens, un laborieux amusement d'érudit. Cependant mon cas comporte quelque chose de plus; sans quoi, je n'aurais pas entrepris et mené à terme ma singulière traduction. Ainsi, pour bien indiquer ma pensée, je dis que je n'eusse jamais voulu mettre en vers latins la *Divine Comédie*, exercice où je n'aurais vu qu'un goût de pastiche, sans une parcelle d'utilité. La parcelle d'utilité qui m'a entraîné vers la reproduction d'un Dante en vieux français, son contemporain, petite si vous voulez, mais réelle à mon sens, c'est de recommander, sous une forme nouvelle, l'étude de notre vieil idiome. Les vieillards font leur testament : ceci est un legs, tel quel, que j'adresse à cette étude, qui a été une de mes favorites.

Depuis bien des années, j'ai pensé qu'en France, à tort et par conséquent à dommage, l'on avait perdu toute liaison avec la langue de nos aïeux et leur littérature. Les idées les plus fausses avaient pris la place d'une réalité absolument inconnue. De la langue de Philippe Auguste et de saint Louis la croyance commune fit un jargon sans règle duquel le XVII^e siècle, grammatical et poli, avait ôté la grossièreté, le barbarisme et le solécisme; et l'on citait, quand on citait quelque chose, *lettres royales* que de vieux protocoles nous ont conservés. Quant à la littérature, les savants remontaient jusqu'à Villon, et il était admis que rien de digne d'aucune considération n'était venu au monde chez nous, avant que l'influence italienne se fût fait sentir. A l'encontre de ces chimères, la réalité est que la langue avait été saine et bonne, et qu'une production littéraire bien accueillie en Europe s'était formée spontanément dès les hauts temps de notre histoire.

Un changement notable s'est opéré, grâce à l'érudition et à son labeur. Beaucoup de textes ont été publiés; des chaires ont été créées (pas assez, à mon gré); et de jour en jour s'est accru le nombre de ces studieux parmi lesquels je me range. J'ai pris une

¹ Voyez, à l'*Appendice*, des fragments de deux traductions en vers français, l'une du quinzième siècle, l'autre du seizième; mais les deux traducteurs se sont servis de la langue de leur temps.

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

certaine part dans l'introduction parmi nous de ce savoir particulier au sein du savoir général. L'impulsion n'est plus à créer, elle est seulement à soutenir.

A ces studieux dont je parle, il n'est nullement nécessaire de rappeler comment il est possible d'écrire et de versifier en langue d'oïl. Pour exécuter ce petit travail de marqueterie les modèles abondent. Nous avons, de la poésie des hauts temps, une masse énorme. Chansons de gestes, poèmes de la Table ronde; poèmes didactiques, romans d'aventures, fabliaux, chansons, rien ne manque. En lisant beaucoup, sans parler des mots et des locutions dont on se fait de cette façon une provision disponible, on finit par acquérir un sentiment du vieil idiome qui permet de s'y mouvoir avec une certaine sécurité et même avec quelque indépendance. C'est ainsi que les latinistes modernes, surtout ceux de la Renaissance, ont réussi à écrire en un latin qui, en dépit de Boileau et de sa spirituelle caricature, n'est nullement à dédaigner.

Les critiques, si l'étrangeté de mon essai ne les écarte pas et s'ils ne jugent point un morceau écrit en langue d'oïl par un Français du dix-neuvième siècle, indigne d'être regardé; les critiques, dis-je, auront quelque curiosité de rechercher comment je me suis acquitté d'une tâche en soi fort ténue: *in tenui labor*. Une pareille translation est un grenier à fautes. La perfection serait qu'elle ne renfermât ni mot ni tournure qui n'eussent été ou ne pussent être dans un texte de la fin du treizième siècle et du commencement du quatorzième; ce qui est le temps même de Dante. Mais le grand tentateur est là, je veux dire le français moderne, qui à tout moment suggère sa tournure, si naturelle, ce semble, qu'elle se glisse inconsciemment là où elle ne devrait pas figurer. La parenté des deux idiomes n'est pas distante; c'est celle de père à fils, et le fils est toujours disposé à s'étonner que le père n'ait pas parlé comme lui. Oh! avec combien plus de raison le père s'étonnerait-il, s'il pouvait voir ce que son descendant, parfois malavisé, et follement prodigue a fait de vraies richesses, de bonnes règles et d'excellentes tournures!

La curiosité sur laquelle je viens de dire que je comptais un peu, j'ai pensé qu'elle serait davantage éveillée, si, au lieu de quelque composition arbitraire et de mon chef, je m'adressais à une oeuvre glorieuse et conforme par son âge vénérable au vêtement dont je voulais la couvrir. Dante satisfait excellemment à ce double objet. D'une part, c'est le plus grand nom de la poésie médiévale, par opposition à la poésie antique vue surtout alors dans la belle *Enéide*, et à la poésie moderne vue aujourd'hui comme le développement ondoyant et divers des germes déposés et des aptitudes; d'autre part, il se prête sans disconvenance au déguisement (toute traduction est un déguisement) que je lui inflige. Il aurait pu être traduit dans les années qui précédèrent nos effroyables désastres sous Philippe de Valois et Jean, son fils, et je regrette (que ne regrette pas un érudit?) que Pétrarque ou Boccace, qui vinrent plus d'une fois à Paris, n'aient pas suggéré l'idée de ce travail éminent à quelqu'un de nos versificateurs. Mais quoi! Pétrarque, qui déjà prenait conscience de la commençante supériorité littéraire de son pays, ne note-t-il pas, non sans quelque impatience, que les Français opposent à toute la poésie étrangère le *Roman de la Rose*? J'avoue que je suis comme Pétrarque un médiocre admirateur du *Roman de la*

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

Rose; pourtant cette composition n'est pas sans talent, et, en tout cas, c'est un texte de langue.

Sans vouloir, plus modeste que les Français du quatorzième siècle, rien opposer dans notre vieille littérature à la *Divine Comédie*, et laissant de côté les chansons de geste, grand cycle où se trouvent des pièces d'un mérite incontesté, je prends le poème de Garnier de Pont-Saint-Maxence sur le meurtre de Thomas, archevêque de Canterbury. Le sujet est grave; il s'agit de la lutte terrible entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir royal. De Thomas, qui en fut le martyr, l'Église a fait un saint. Ce sujet appelle des discussions théologiques et politiques, il est contemporain du poète, et, je dirai, compatriote; car Garnier, comme l'archevêque, est soumis au roi Henri. Toutes les passions ont été soulevées par les péripéties d'un drame qui a duré plusieurs années et qui a si tragiquement fini. Voyons donc si notre auteur a trouvé dans tout cela quelques vers dignes de la tâche qu'il s'était donnée; ce n'est pas une analyse que je fais; ce sont des échantillons de pensée et de style que je mets sous les yeux du lecteur. Notons que Garnier est antérieur à Dante de près de deux siècles.

S'engageant dans l'ardue question de savoir pourquoi Dieu permet la damnation des damnés et le salut des sauvés, il se sert de la comparaison de l'aigle qui éprouve ses petits aux rayons du soleil :

Quant l'egle ad ses pucins fet el ni eschampir,
Encontre le soleil lur fet les oelz ovrir;
Cel ki le rai ne poet esgarder et souffrir,
Cel fet del ni aval trebucher et chaïr;
Ki Deu ne vout amer. Deus nel vout pas nurir (p. 27)².

Il continue le même sujet, et représente Dieu, qui, comme une sentinelle, observe les hommes du haut du ciel; ils sont guettés sur les chemins du val de la vie par les larrons, c'est-à-dire les démons, et, aveugles, ils se laissent prendre à escient.

L'eschargeite est là sus, el pinnun de cel munt;
Veit les laruns el val, ki embusché se sunt,
Pur prendre les errans ki par le chemin vunt.
Cil les veient très ben, sevent qu'il les prendrunt.
Et tut à escient à eus prendre se funt.
Et quand nous nous volons à escient damner,
Quidez vus ke vus voille Deus à force sauver?
Il est là haut el ciel nos oeuvres esgarder,

² C'est l'édition de M. Hippesqu que je cite : *La vie de saint Thomas, le martyr archevêque de Canterbuy*, par Garnier de Pont-Saint-Maxence, poète du douzième siècle, Paris, 1859.

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

Al jugement viendra et boens et maus prover,
As maufez en lerra tus lur servans mener (p. 27).

L'escharguete est ce que nous nommons *sentinelle*; je ne vois pas pourquoi nous avons sacrifié notre mot français au mot italien, d'autant plus que nous avons perdu en même temps le verbe *eschargueter*, qu'il aurait fallu du moins, si on n'avait pas été des prodiges inconsidérés, remplacer par *sentineller*, faire la sentinelle. — Les *maufez*, c'est-à-dire les malfaits, sont les diables. L'opinion du moyen âge était que les démons sont des êtres ridiculement ou odieusement difformes; Dante est fidèle en tout son *Enfer* à cette opinion, que le vieux français reproduit exactement par la dénomination populaire de *maufez*. — On remarquera que Dieu permet aux diables d'emmener ceux qui leur appartiennent et, comme dit Garnier, leurs servants. C'était une idée répandue que les démons avaient droit sur les pécheurs, et qu'ils usaient d'arguments pour repousser les prétentions des saints intercesseurs. Dante a donné place dans son poème à cette singulière scolastique. (Voy. *Enfer*, XXVII, 112-120.)

Koruz de rei n'est pas gius de petit enfant.
Ke kumence à haïr, seit pur poi, seit pur grant,
Jamais ne l'amera en trestut sun vivant (p. 59).

Le vers est bien frappé. Que courroux de roi ne soit point jeu d'enfant, soit chose redoutable, est une pensée qui se trouve dans Homère³. Il est, singulier de la rencontrer dans Garnier, qui, ne l'a certainement pas prise à l'Iliade, le moyen âge ne connaissant les poèmes homériques que très-indirectement.

Garnier conseille au roi Henri de ne pas se fier à ces prélats qui désertent la cause de l'Église pour s'attacher à celle de la royauté.

Reis, purpense tei mieuz; ne te creire al conseil.
Mult sunt faus li prelat que tu as pris al breil;
Plus sunt fuiant del ros, quant il est en tueil
Quant trichent lur seignur, poi te serunt feeil;
Ne te creire à la nuit, dune tei al soleil (p. 44).

³ Κρείσσων γὰρ βασιλεὺς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηϊ.

Εἶπερ γὰρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψῃ,

Ἄλλά τε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσις

Ἐν στήθεσιν ἐοῖσι (Il., I, 80.)

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

Ces prélats que le roi a pris au piège, sont plus fuyants que les roseaux en tuyau ou tige. Garnier revient ailleurs sur cette comparaison, quand il dit qu'ils n'osent pas plus attendre que le roseau le souffle du vent :

Mais n'osent la bufée plus que li ros atendre (p. 99).

C'est avec une grande énergie que le roi Henri exprime ses griefs contre Thomas, qu'il avait comblé de biens comme son chancelier, et qui, comme archevêque, se tournait contre lui.

Uns huem, fet lur li reis, ki a mun pain mangié,
Qui à ma curt vint povres, et nuit l'ai esalcié,
Pur mei ferir as denz a sun talun drescié.
Trestut mon lignage a et mun regne avilié;
Li duels m'en vait al cuer; nuls ne m'en a vengié (p. 175).

On ne peut mieux rendre l'héroïque résolution du martyr que par ces mots mis dans la bouche de Thomas, quand on lui annonce l'approche des meurtriers :

Ne il ne sunt pas mielz apresté del ferir
Que mis curages est del martire souffrir (p. 187).

Enfin je termine ces citations que je pourrais accroître notablement par le vieux dicton qui veut que la France ait été dite ainsi parce qu'elle est lieu franc pour tous. C'est le roi Louis de France qui parle, à propos de l'asile que le fugitif trouve en son royaume :

L'arcevesque Thomas, certes bien le connui.
Pur ço est France france, par les seinz où je fui,
Que cil que mester unt i vengent (viennent) à refui.

Mon ambition serait (ambition exorbitante, j'en conviens) de donner à mon Dante un parler aussi correct que celui du trouvère normand et une versification aussi ferme et aussi libre, en un mot de faire naître par moments l'illusion que ma traduction a été écrite par quelque Garnier du quatorzième siècle. Je dirais alors avec plus de confiance : lisez le grand Florentin à travers notre vieil idiome. Apprendre la langue d'oïl n'est point pour nous un labeur rude et rebutant. Nous en savons, de naissance, une bonne partie; et le reste s'obtient en se familiarisant avec la grammaire et en lisant. L'intérêt de cette étude est, à chaque moment, ravivé par les comparaisons avec le français moderne et par les aperçus que la réflexion la plus courante suggère sur la forme, la signification et la fortune des mots. Les rapprochements sont des sources de lumière; et l'étude du vieux français est un rapprochement perpétuel.

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

Il n'est guère d'homme réfléchi qui, bien au delà du terme d'une courte vie, ne s'inquiète de l'avenir de son pays, surtout si son pays est en proie aux catastrophes et aux désastres. Eh bien, c'est peut-être un paradoxe, pourtant je n'hésite pas à le dire, ce souci de l'avenir aurait tort de se désintéresser du passé. Il sied mal à une nation d'être aussi peu familiarisée que la nôtre depuis le dix-septième siècle, avec le premier âge de sa littérature; une littérature qui a été productive et qui a eu du renom et de beaux jours. On a une vue plus ferme de l'avenir, quand on connaît le passé. Je sais bien que cette littérature et cet idiome dont je parle pour les recommander ne font qu'une part d'un vaste ensemble qui est notre histoire; mais cette part pénètre profondément dans les aptitudes d'une nation; grande thèse que je ne veux appuyer ici que d'un mot sur notre développement national. Quoi de plus brillant que la portion de ce développement qui s'étend de Hugues Capet à la fin de sa descendance directe, ce plein du régime féodal où la France tient un rang si élevé dans toutes les délibérations européennes? C'est aussi l'ère de la plénitude de la langue d'oïl, de la création d'une riche poésie, et de la diffusion de l'une et de l'autre parmi les voisins. La scène change; les seconds capétiens ou Valois, par Philippe et Jean, précipitent ou laissent tomber la France dans l'abîme; parallèlement la langue s'altère, la tradition saine s'en compromet, la poésie tarit; la littérature s'étiolé. Une troisième fois la scène change, mais c'est pour un rétablissement et pour un mieux; la langue et la littérature reprennent leur essor, non sans dommages sérieux infligés par l'éclipse des quatorzième et quinzième siècles, mais pourtant avec une vigueur suffisante et une vertu de développement qui ne s'est pas encore démentie.

A ces raisons véritablement impersonnelles qui ont tourné l'effort d'une vieillesse déjà fort avancée vers l'association de Dante et du vieux français, ajouterai-je que j'ai eu aussi quelques raisons secondaires et personnelles? D'abord ce travail m'a procuré un dernier et étroit commerce avec un auteur que j'admire et à la poésie de qui je me suis bien des fois abreuvé. Puis il m'a captivé dans la recherche, l'agencement, la mise en oeuvre de tout ce que j'empruntais à mes lectures de nos anciens auteurs; minutieux labeur où la satisfaction commence quand on rencontre l'expression, la tournure, le vers qui, étant dans le sentiment de notre vieille langue, représentent non sans fidélité le modèle italien.

Dante a eu conscience de son génie, et il s'est placé lui-même au rang des grands poètes, sixième dans le chœur des cinq illustres personnages à qui Virgile le présente dans les limbes (IV, 100-103), et desquels nous retranchons sans hésiter Stace et même Ovide. C'est en des vers simples et beaux qu'il a fait son apothéose; et cette apothéose, l'avenir l'a ratifiée.

Pourquoi s'est-il senti autorisé à porter sur lui-même un tel jugement? c'est parce qu'il possède *le beau style*⁴. Il a raison. Sans beau style, ou, pour parler comme nous

⁴ *Lo bello stile che mi ha falto onore*, 1, 87 (dans ma traduction : *Le bel parler qui m'a fait grans onors*). Le mot *style* manque dans l'ancien français. Je l'ai remplacé par le substantif *parler*, que Dante lui-même emploie en ce sens quand il dit, v. 80 : Es-tu ce

PRÉFACE – L'ENFER DE DANTE

disons aujourd'hui, sans style, il n'est point de haute poésie qui ait le privilège, après avoir touché les contemporains, de transmettre à leurs descendants des émotions pures et élevées.

Dante rapporte l'honneur de son beau style à son maître Virgile et à l'étude assidue de l'oeuvre du poète latin. Ceci ne peut être reçu sans une restriction essentielle. S'il n'eût pas apporté en naissant le don du style, il en eût vainement demandé le secret aux livres des autres. On en possède l'aptitude par un privilège de nature, comme le grand peintre et le grand musicien possèdent la leur. Mais il est fort utile qu'à cette impulsion spontanée vienne se joindre l'étude des modèles. Dante, tout doué qu'il était, gagna infiniment à fréquenter assidûment Virgile; son témoignage est à la fois touchant et incontestable.

Qu'est-ce que le style? c'est l'art de rendre par la parole la beauté. Aristophane, en parlant des malheurs de Phidias et de l'explosion de la guerre du Péloponnèse, a dit qu'Athènes avait été quittée par la beauté en même temps que par la paix. Il entendait cette beauté que le grand statuaire savait reproduire en ses chefs-d'oeuvre. Toutes les beautés, même celles de la haute poésie et de la grande prose, ont, comme la beauté plastique, leur origine en des arrangements donnés par la nature, arrangements qui ont leurs correspondances ou équivalences dans l'âme humaine⁵.

Quand, dans les limbes, Dante est accueilli avec honneur par le groupe des poètes renommés, Virgile sourit et témoigne la joie intime qui le pénètre. Cela est noble et doux. Pourtant, avons-nous quelque moyen de savoir quelle serait l'impression de Virgile, s'il était mis en présence des vers du poète italien? En d'autres termes, nous connaissons l'impression que produit sur nous la poésie des temps passés; mais est-il sûr que les hommes des temps passés fussent disposés à goûter la poésie qui est venue après eux? La succession des oeuvres forme un milieu esthétique dont il ne serait pas facile de transposer les termes. Celui dans lequel nous respirons et nous sentons a parmi ses éléments essentiels l'art du moyen âge et la poésie de Dante. Agir après soi, c'est ce que Tacite, lui qui aussi a tant de style, dit être *in fama rerum*⁶.

Source : Dante Alighieri, *L'Enfer*, trad. par Émile Littré, 2^e .éd., Paris, Hachette, 1879.

Virgile Che spande di *parlar* si largo fume? Au reste, *style* se trouve dans une traduction du quinzième siècle dont je parlerai plus loin à l'*Appendice* : Tu es seul celui dont le beau stille ai quis prendre, Qui m'a fait faire honneur par maincte creature.

⁵ Voyez ma théorie à ce sujet dans mon article sur Phidias, d'octobre 1866, reproduit en mon livre : *Histoire et littérature*, P. 406-408.

⁶ L'édition de Dante dont je me suis servi pour faire ma traduction est celle de M. Scartazzini : *La Divina Commedia* di Dante Alighieri, Leipzig, 1874.